

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Après le Travail, d'après M. R. Forcade. - La petite Bouquetière, d'après Meyer von Bremen. - L'Oncle Bräsig, d'après M. E. Meyer - L'Héritière de Duivenvoorde. La Mort d'Aleidis de Poelgeest.

TEXTE: Nos Gravures. - Littérature allemande. - La Ballade de Lénore. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Une Morale faite à des Hanneçons. - Quelques Scènes de Ventriloquie. - Secret de jeune Fille. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 33.

— 9^e. A N N É E. —

21 Juin 1879.

NOS GRAVURES.

APRÈS LE TRAVAIL.

Le soleil vient de descendre à l'horizon; la brise du soir s'est levée; c'est l'heure où tout dans la nature s'apprête au repos; c'est l'heure

où l'homme des champs, après une journée de rudes labeurs, cesse son travail et est content de reprendre le chemin de la maison. Sa femme et sa fille sont allées à sa rencontre; la mère aide son mari à porter les fardeaux, tandis que la petite court de droite et de gauche ramasser quelques branches de bois mort pour préparer le souper du soir.

Hommes et animaux voient avec plaisir cette

heure arriver, car la chaleur a été ardente, et c'est avec des hennissements de joie que ces deux chevaux, bien las, quittent le champ que depuis ce matin ils labourent, pour retourner à l'écurie; le berger, averti par les bélements réitérés de son troupeau, appelle son chien, lui ordonne de rassembler les brebis égarées et se dirige lentement vers le village.

A la vue de ce tableau, nous nous rappelons



APRÈS LE TRAVAIL, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. R. FORCADE.

nos promenades faites à la campagne vers la tombée de la nuit; combien de fois n'avons-nous pas été témoin des scènes que cette gravure représente, et que nous revoyons toujours avec plaisir. La nature alors a, en effet, un charme et un attrait tout particuliers; le mouvement, la vie du jour ont fait place au silence et au calme de la nuit; nous écoutons avec ravissement ces mille petits bruits lointains et mystérieux... dernier écho d'une animation qui se meurt et prélude au repos qui commence.

LA PETITE BOUQUETIÈRE.

Tous les matins, de très-bonne heure, avant même que les bruits qui annoncent le réveil de la grande ville aient commencé à se faire entendre, la petite bouquetière est déjà à son poste, portant au cou, au moyen d'un large ruban, une corbeille pleine de fleurs fraîchement cueillies.

Elle est là, à quelque coin de rue, courant à la rencontre de chaque passant. Les uns achètent, les autres ne la regardent pas, d'autres la trouvant importune, se montrent parfois bien durs envers elle.

A certains jours, la pauvre enfant est brûlée par un soleil ardent, d'autres fois trempée par une averse, et si sa recette n'a pas été assez abondante, elle sera peut-être très-mal accueillie en rentrant le soir chez elle.

Ne repoussons donc pas la petite bouquetière qui, pour quelques sous, nous offre sa gracieuse marchandise, la plupart du temps son gagne-pain.

L'ONCLE BRÄSIG.

L'oncle Bräsig — un bon type — est venu voir comment se portent et se conduisent son petit neveu et sa petite nièce. Avec quelles clameurs de joie, avec quelle avalanche de baisers et de caresses il est reçu par ceux-ci!

Mais est-ce bien par pure affection pour sa personne? l'intérêt ne serait-il pas pour une bonne part dans cette réception enthousiaste?... Les bambins savent comment se terminent d'ordinaire les visites de leur cher oncle. Il prend bien quelquefois des airs sévères avec eux, roule de gros yeux, feint de se mettre en colère, quand on n'a pas été sage ou qu'on pleurniche; il menace même du revers de sa large main; mais les mioches ne s'en effrayent pas le moins du monde; ils sont habitués à des scènes de ce genre et savent bien que ce n'est pas sérieux.

Cependant, ils semblent recevoir toutes ces exhortations d'un air docile et contrit; et le bon oncle s'y laisse prendre. Alors pour les consoler il tire religieusement de sa vaste poche un gros paquet de friandises et de jouets. On s'en empare, on n'a pas assez d'yeux pour regarder, de bouche assez grande pour avaler; et oubliant les admonitions de l'oncle on se dispute, on se chamaille pour avoir la plus grosse part. Et le brave Bräsig, pendant ce temps, est abandonné dans quelque coin de la chambre avec un vieux polichinelle brisé ou une poupée décapitée; on ne se soucie plus de lui, et quand il reprendra son chapeau et sa canne, on se dérangera à peine pour lui dire adieu. Et que pense l'oncle de tout cela? L'oncle est comme tous les vieux oncles célibataires; il aime à la folie ses petits neveux, il est heureux de leur bonheur.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

LA BALLADE DE LÉNORE.

Comme l'a dit M^{me} de Staël, „Burger (1748 — 1794) est, de tous les Allemands, celui qui a le mieux saisi cette veine de superstition qui conduit si loin dans le fond du cœur.” Ce poète, en effet, excella surtout dans la ballade, et exploita avec une rare supériorité les légendes et les vieilles croyances populaires. La plus fameuse de ses compositions est Lénore. Il y a quelque chose qui vous attache puissamment

à cette fatale inspiration du blasphème entraînant la perte d'une pauvre jeune fille, égarée par la douleur de ne pas voir revenir de la guerre celui qu'elle aime. Quelle peinture animée que celle où l'on voit les mères retrouvant leurs fils, les sœurs leurs frères, les épouses leurs époux, où l'on entend les trompettes guerrières accompagnant les chants de paix; où Lénore se lamente et renie la Providence, malgré les douces paroles de sa mère. A cela succède le galop rapide et heurté de ce coursier fantastique monté par un cavalier-fantôme; puis ce sont des scènes de deuil, qui passent et disparaissent dans l'ombre; des chants lugubres, un glas funèbre. Et ce spectre qui répond aux angoisses de la jeune fille: „Hourra, hourra, les morts vont vite!” Et ces danses funèbres, ce banquet où le squelette invite l'héroïne terrifiée; enfin ce froid tombeau qui attend la fiancée au lieu de la chambre nuptiale. Toutes ces images, tous ces bruits en rapport avec les situations de l'âme, sont merveilleusement exprimés ici par la poésie; les syllabes, les rimes, tout l'art des paroles et de leurs sons est employé pour exciter la terreur.

Aussi ne peut-on donner en français qu'une très-vague idée de cette ballade. Burger rapporte qu'il en conçut la pensée dans une conversation avec des paysans rassemblés dans une auberge où il s'était arrêté. Pourtant l'Ecosse et le Danemarck revendiquèrent ce sujet, mais la manière de le traiter appartient bien au poète dont elle est le principal titre de gloire.

Cela dit, voici une traduction en prose, aussi fidèle que possible, d'une œuvre qui, à son mérite intrinsèque, joint une tendance morale facile à saisir.

I.

Avant l'aube du jour, Lénore s'est éveillée, l'esprit troublé par des rêves sinistres. „Es-tu mort ou parjure, mon Wilhelm bien-aimé?” Il était parti le soir des fiançailles pour rejoindre l'armée du roi Frédéric II, et il n'avait pas adressé un mot à son amie absente pour la rassurer.

Le roi et l'impératrice conclurent enfin la paix, et les soldats, couronnés de verts feuillages, regagnaient en chantant leurs foyers, au son joyeux des trompettes et des tymbales.

Et pour les recevoir, partout sur les chemins se pressent jeunes gens et vieillards, entonnant des chants d'allégresse. „Béni soit Dieu! s'écrient l'épouse et l'enfant joyeux. — Nos prières ont été entendues,” disaient les fiancées.

Mais Wilhelm n'est pas parmi eux; c'est en vain que Lénore le cherche au milieu des rangs, qu'elle interroge tous ses compagnons d'armes. Personne ne peut lui donner aucune nouvelle de son fiancé. Et quand toute l'armée a passé, la jeune fille arrache ses cheveux noirs comme des plumes de corbeau; elle se meurtrit la poitrine et se roule sur le sol, baignée de ses larmes.

Sa mère s'élançait vers elle. „Oh! que Dieu te soit en aide, ma fille! Qu'est-ce donc qui te désespère ainsi?” Et elle la serre dans ses bras avec tendresse. — „Oh! ma mère, malheur! malheur! Il est mort! mort! Le Seigneur est sans pitié! Maintenant périsse le monde et périsse tout. Il n'y a pas de Providence. Oh, malheur, malheur!

— „Invoque Dieu, pour qu'il nous assiste, ô mon enfant; prie-le avec ferveur; il aura pitié de nous. Ce qu'il fait est bien fait. — C'est une vaine illusion, ô ma mère. Dieu a mal agi avec moi. A quoi m'a servi de l'invoquer? Mes prières n'ont pas monté jusqu'à lui. A présent elles sont inutiles.

— „Que Dieu nous vienne en aide. Celui qui connaît ce bon père sait combien il nous aime tous. Le très saint Sacrement calmera ta souffrance. — O ma mère! ô ma mère! aucun sacrement ne peut apaiser mon désespoir; aucun sacrement ne peut arracher les morts au cercueil.

— „Ecoute, mon enfant: Qui sait si le perfide n'a pas, dans le pays lointain de Hongrie, trahi sa foi; s'il n'a pas formé d'autres nœuds? Oublie un infidèle. Il expiera bientôt sa trahison. Et à l'heure où son âme se séparera de son corps, elle deviendra la proie de Satan.

— „O ma mère, ô ma mère, il est bien mort, et la tombe ne rend pas ceux qui lui ont été livrés. Le temps, voilà mon seul espoir. Oh! que maudite soit l'heure où je suis née! Eteins-toi pour toujours, ô lumière de ma vie! Eteins-toi dans l'horreur des ténèbres. Il n'y a pas de miséricorde en Dieu. Oh! malheur, malheur à moi, misérable!

— „O mon Dieu, n'écoute pas la pauvre égarée; sois miséricordieux dans ton jugement. Elle ne sait pas quelles paroles sa langue vient de prononcer. Ah, mon enfant, oublie tes souffrances terrestres pour songer à l'éternelle félicité. Ainsi du moins le céleste fiancé recevra ton âme.

— „O ma mère! que m'importe le ciel? que m'importe l'enfer? Wilhelm, c'est la félicité, son absence, c'est l'enfer ici bas. Eteins-toi, éteins-toi pour toujours, ô lumière de ma vie! Eteins-toi, dans l'horreur et dans la nuit. Oh, pourquoi suis-je née? Le Seigneur est sans pitié pour moi.”

Ainsi le sombre désespoir grondait dans son cœur et dans son âme, et elle continua à outrager la divine Providence, à se meurtrir la poitrine et à se tordre les bras jusqu'au coucher du soleil, jusqu'au moment où les étoiles d'or s'allumèrent au firmament.

II.

Mais, écoutez, un bruit se fait entendre au dehors: trop, trop, trop! C'est le galop d'un coursier. Et un cavalier dont résonnait l'armure mit pied à terre au bas du perron. Écoutons! La sonnette tinte tout doucement, tout doucement: kling, ling, ling! Puis ces paroles arrivèrent à l'intérieur:

— „Hola! hola! n'aie pas peur, ouvre la porte, ma chérie. Dors-tu, ou es-tu éveillée? Es-tu dans la joie ou dans les pleurs? M'aimes-tu encore, ou m'as-tu oublié? — Ah! Wilhelm, est-ce toi? Si tard dans la nuit; je n'espérais plus te voir. J'ai pleuré et j'ai veillé. Mais d'où viens-tu?”

— „Nous ne montons nos chevaux noirs qu'à minuit. J'arrive de bien loin, du fond de la Bohême, et je veux t'emmener avec moi. — Ah! Wilhelm, entre d'abord vite ici. Le vent souffle à travers les arbres. Entre, le bien-aimé de mon cœur, viens ici réchauffer tes membres refroidis.

— „Laisse le vent souffler à travers les arbres, enfant; que nous importe! Mon cheval hennit et frappe la terre. Je ne puis demeurer davantage ici. Viens, saute et mets-toi en croupe derrière moi. Il me faut faire encore cent lieues aujourd'hui pour te conduire au lieu qui nous attend.

— „Quoi, tu veux faire encore cent lieues aujourd'hui pour me conduire à la noce? Écoute! onze heures viennent de sonner, et la cloche vibre encore. — Regarde: la lune au ciel luit, claire et brillante. Nous et les morts nous allons vite. Sois certaine qu'aujourd'hui même je te conduirai à la chambre nuptiale.

— „Dis-moi, où est-elle, ta petite chambrette? — Oh, loin d'ici, bien loin! Silencieuse, humide et étroite! Six planches et deux planchettes! Avant le jour elle nous recevra tous deux. Viens, saute et mets-toi en croupe derrière moi. Viens, les convives nous attendent au banquet nuptial.”

La belle enfant se place, légère et frissonnante, sur la croupe du cheval. Elle enlace de ses mains, blanches comme le lis, la taille du cavalier adoré. Et, hurra, hurra! hop! hop! hop!

ils s'élançèrent au galop avec le bruit et la rapidité du vent. Le cheval et le cavalier sont haletants, les cailloux du chemin sont broyés, des étincelles jaillissent sous les pieds du coursier.

III.

Oh, comme à leur droite et à leur gauche fuient les vallées, les bruyères et les plaines! Comme les ponts résonnent à leur passage! — „As-tu peur, ma chérie? Pourtant la lune luit claire et brillante. Hourrah! les morts vont vite. As-tu peur, ma chérie? — Oh! non, mais laisse en paix les morts!”

Quels chants étranges retentissent là-bas! Pourquoi les corbeaux accourent-ils ainsi, croassants? Ecoutez, c'est le glas des cloches! Ecoutez, c'est l'hymne des funérailles qui dit: „Laisse-nous ensevelir ce corps!” Et on voit s'approcher un convoi funèbre portant sur une civière la bière d'un mort.

— „Après minuit, vous ensevelirez ce mort. Maintenant, je conduis à ma demeure ma jeune fiancée. Suivez-nous, suivez-nous au banquet nuptial. Toi, chantre, viens avec le chœur, et entonne-moi le chant des épousailles. Toi, prêtre, prononce sur nous la bénédiction nuptiale.”

Le son des cloches et les chants ont cessé. Obéissant à la voix du cavalier, hurrah! hurrah! le convoi se précipite à sa suite. Et toujours plus loin, hop! hop! hop! s'élançent le galop bondissant; cheval et cavalier ne respirent qu'à peine; les cailloux du chemin roulent en lançant des étincelles.

Et à leur droite et à leur gauche, continuent à fuir les montagnes, les arbres, les buissons, les hameaux, les villages et les villes! — „As-tu peur, ma chérie? La lune luit claire et brillante. Hurrah! les morts vont vite? As-tu peur des morts, ma chérie? — Ah! laisse en repos les morts!”

Et près du gibet, danse, autour de la roue, un cercle de fantômes blancs que colore la lune. — „Coquins, suivez-moi. L'épousée est jolie, et dans le bal joyeux auquel je vous invite, il vous faudra danser la joyeuse danse des nocés.”

IV.

Et la bande des fantômes les suit: husch! husch! husch! Ils se précipitent à grand bruit sur les pas du coursier, comme l'ouragan dans une forêt tourbillonne en soulevant les feuilles desséchées. Et plus loin, plus loin, hop! hop! hop! s'élançent le galop bondissant, tellement que cheval et cavalier haletaient et que des cailloux broyés jaillissaient des étincelles sur la route.

Comme disparaît derrière eux tout ce que la lune éclaire! Comme les étoiles passent au-dessus de leurs têtes. — „As-tu peur, ma chérie? La lune luit encore, mais elle devient blême. Les morts vont vite. — Hélas! laisse reposer les morts!”

— „Mon cheval noir! le chant du coq se fait déjà entendre; bientôt le sablier sera écoulé. Je sens l'air frais du matin. Mon cheval noir, dépêche-toi, que nous nous éloignons d'ici. Finie, finie est notre course! Le lit nuptial s'ouvre devant nous! Hurrah! les morts vont vite. Voici notre lieu de repos.”

Il s'élançait à bride abattue, contre une grille en fer. Il la frappe. Les deux battants s'ouvrent en grinçant. Et le coursier bondit au milieu des tombes, au milieu des pierres funéraires qui brillent à la clarté de la lune.

Mais, au même instant, hu! hu! hu! quel épouvantable prodige! Le manteau de Wilhelm tombe en poussière comme de l'amadou brûlé. Sa tête se transforme en une tête de mort, pâle et sans chevelure; son corps n'est plus qu'un squelette tenant une faux et un sablier entre ses mains noueuses.

Le cheval noir se cabre en poussant un hennissement sauvage et en lançant des flammes de ses naseaux. Il disparaît dans les entrailles de la terre, qui s'est ouverte sous ses pieds. De longs hurlements descendent du ciel; des gémissements funèbres sortent des tombeaux. Lénore pousse un cri et se débat contre la mort.

Alors les fantômes forment une ronde autour d'elle, aux rayons de la lune, et ils chantent: „Patience! patience! Quand même ton cœur serait navré d'une peine cruelle, ne blasphème pas le Tout-Puissant. Et maintenant ton corps est délivré; Dieu fasse grâce à ton âme!”

G. GALDAER.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les maux de tête, ou céphalalgies, n'ont jamais été aussi nombreux qu'aujourd'hui, par la raison toute simple que les têtes n'ont jamais tant travaillé.

Parmi les plus douloureux et les plus fréquents, se trouve la migraine ou hémicrânie.

Disons d'abord quelles en sont les causes principales: Une grande sensibilité nerveuse, la vie sédentaire, le défaut d'exercice, la surexcitation du cerveau, la contention d'esprit, les émotions vives, l'impression d'une odeur très-forte, les insomnies, la fatigue des yeux, la constipation, les mauvaises digestions, les narcotiques et les alcooliques.

La migraine débute par une douleur plus ou moins vive qui semble partir du fond de l'orbite et qui s'irradie vers le front, ou plutôt vers une moitié du front. En même temps le malade ressent du malaise, de la tristesse et une répugnance extrême pour les aliments. La douleur frontale ne tarde pas à augmenter; le cerveau tout entier semble envahi; le moindre mouvement fatigue, et le plus léger bruit est insupportable. Enfin se produisent des nausées, suivies de vomissements bilieux qui procurent d'ordinaire un soulagement, complété bientôt par un sommeil calme et paisible.

Tous les accès de migraine ne présentent pas la même intensité; chez quelques personnes en effet, ils sont caractérisés par une simple douleur frontale, sans nausées ni vomissements.

Cette affection est surtout commune de dix-sept à trente ans, mais les accès sont en général plus longs, plus fréquents, plus intenses depuis trente jusqu'à cinquante ans, tandis qu'ils s'affaiblissent et disparaissent complètement dans la vieillesse. Les femmes y sont plus sujettes que l'homme.

Le meilleur remède à opposer à la migraine, c'est l'obscurité, le repos, le silence et l'éloignement des odeurs. On la prévient souvent en stimulant les fonctions digestives au moyen d'une boisson stomachique, une forte tasse de café noir, une infusion de thé ou de camomille. Lorsque l'accès est déclaré, on obtient parfois un soulagement immédiat en appliquant sur le front une compresse imbibée d'eau froide, d'eau sédative ou de vinaigre, d'éther ou de chloroforme. Un vomitif administré au début de l'accès parvient quelquefois à l'amoindrir ou à le conjurer.

Les moyens suivants sont aussi très-propres à calmer la douleur:

1°. Solution. Eau distillée, 100 grammes; bromure de potassium, 4 gr.; sirop d'écorce d'orange-amère, 30 gr. A prendre en trois fois à un quart d'heure d'intervalle.

2°. Infusion de café, 100 gr.; chlorhydrate de morphine, 0 gr. 02. On dissoudra le chlorhydrate de morphine dans le café, et on le prend en deux fois, à dix minutes d'intervalle. Cette médication doit être prise de préférence quand la migraine est liée à des troubles digestifs.

3°. On a réussi souvent à la faire avorter en prenant 2 grammes de guarana au moment où se fait le commencement de l'accès.

On conçoit que les personnes exposées à ce triste mal, doivent avant tout chercher à agir sur la cause, et ici la médication est extrêmement variable.

ÉLOY.

UNE MORALE FAITE A DES HANNETONS.

„Que je vous plains, gentils Hannetons, et combien je déplore votre triste destinée!

Après avoir accompli, sous terre, les phases d'une existence longue et paisible, qui diable vous donne, tout-à-coup, cette sottise envie de courir la pretantaine, de vagabonder, nuit et jour, par monts et par vaux?”

Ainsi parlait une vieille Fourmi, justement honorée de la gent travailleuse et prudente, à de jeunes hannetons, ses voisins.

„Ecoutez, continua-t-elle, l'histoire de votre race infortunée: depuis nombre d'années, dès que le renouveau fait venir des feuilles aux arbres et des fleurs aux champs, vos frères ont mis le nez dehors. Je les ai vus, un peu craintifs d'abord, et profitant du moment où s'étendent, comme un immense voile, les ombres du soir, soulever leurs ailes par des mouvements saccadés, fiévreux, et voltiger bientôt deci, delà, en troupe tapageuse.

Dans leur course folle, ils allaient sonner partout leur bourdonnante fanfare, jusqu'au moment où la faim, les aiguillonnant à son tour, les obligeait de piller à qui mieux mieux.

Aveuglés par leur étourderie, ils tombaient dans les pièges que leur tendaient leurs ennemis, les jardiniers, et leurs amis, les enfants. Ces derniers leur faisaient traîner des chars, leur attachaient un fil à la patte ou à la queue, et s'amusaient, tant et si bien, que les pauvres insectes en perdaient les membres et les antennes.

Les airs bruyants de vos frères leur attiraient aussi des querelles avec les moineaux, dont la patience n'est pas la vertu dominante; et de terribles coups de becs leur prouvaient que chez les moineaux, comme chez les hommes, la force prime souvent le droit.

Eventrés par les uns, tyrannisés par les autres, leur séjour sur la terre n'a été qu'un douloureux martyre.

Que je vous plains, gentils Hannetons! Croyez-moi, restez dans vos modestes demeures, et n'allez pas, comme vos aînés, vous livrer à de lamentables escapades.”

La vieille Fourmi avait à peine terminé sa harangue, que les Hannetons se mirent à rire d'une façon fort irrévérente; et, un instant après, ils avaient tous pris leur volée....

JULES D....

QUELQUES SCÈNES DE VENTRILOQUIE.

Je parle aujourd'hui de la ventriloquie, parce que le hasard m'a fait faire connaissance d'un homme qui s'entend à modifier sa voix d'une façon vraiment merveilleuse. Que l'on soit près de lui, qu'on s'en tienne éloigné, l'illusion est la même, et elle est complète. On n'imaginait jamais que c'est la même personne qui fait la demande et la réponse. Entr'autres scènes plaisantes, on croit entendre crier dans la rue le marchand de journaux; notre amateur appelle son domestique, qui est dans une pièce voisine, pour lui dire d'acheter un N°. On croit entendre le dialogue entre le vendeur et l'acheteur, dialogue que suit bientôt l'annonce lointaine du crieur. Comme un de nous soutenait qu'une scène de ventriloquie, pour être bien jouée, devait être préparée d'avance, nous entendîmes parler à travers le plafond, et deux bustes qui étaient sur la cheminée entamèrent une conversation des plus comiques.

On ignore peut-être qu'il existe un ouvrage en deux volumes sur ce sujet, dû à un abbé nommé La Chapelle, où le moyen de modifier les sons, de manière à produire ce phénomène, est savamment exposé. Il suffit de s'étudier à introduire une grande masse d'air dans les poumons par une forte inspiration et à étouffer la voix lors de la sortie du larynx à l'aide d'une expiration longue et soutenue; la trachée artère devient alors un instrument qui produit des sons que le larynx modifie en faisant l'office d'une

sourdine. Quant au mécanisme de l'articulation, il a lieu par le même procédé que dans l'état naturel, mais le ventriloque doit s'appliquer surtout à dissimuler le mouvement des lèvres.

Louis Brabant, valet de chambre de François I^{er}, fut peut-être le plus singulier ventriloque dont on ait parlé, sans en excepter les modernes : ce fut l'amour qui développa son talent. Sans fortune, né dans une condition obs-

cure, il conçut une vive passion pour une jeune, riche et belle héritière, mais les parents de celle-ci repoussèrent, comme une insulte, la proposition d'accepter pour gendre un homme trop au-dessous d'eux. Le père de la jeune personne



LA PETITE BOUQUETIÈRE, D'APRÈS M. MEYER VON BREMEN.
(Photographie de la société photographique de Berlin.)

étant mort, Louis Brabant fit une visite à sa veuve, et dès qu'il eut mis le pied dans la maison, cette dame entendit une voix qui paraissait venir d'en haut et qu'elle crût être celle de son défunt mari.

„Donnez ma fille à Louis Brabant, disait cette voix; il est très-riche et a un excellent caractère. Je souffre actuellement en purgatoire une juste mais douloureuse punition, parce que je me suis opposé à un mariage aussi bien assorti;

fais ce que je te recommande et je monterai au ciel.”

Quelques moments après, la veuve vit entrer l'époux désigné pour sa fille; elle ne put soupçonner, non plus qu'aucune autre personne de

la maison, qu'il eût servi d'interprète au père défunt. Il avait attendu dans l'antichambre, en silence, que la mère fût visible; ses lèvres avaient été immobiles ainsi que son visage. L'ordre d'en-haut était formel; il fallut y

souscrire, le mariage fut résolu.

Ce premier pas n'était pas le plus difficile à faire; l'argent devenait indispensable, mais comment s'en procurer? L'audacieux Brabant jeta les yeux sur un vieux banquier dont les caisses

s'étaient remplies à force d'usures et d'extorsions. Cet homme commençait à sentir quelques remords, au milieu de ses trésors mal acquis; la mort s'offrait à sa pensée sous un aspect menaçant.



L'ONCLE BRÄSIG, D'APRÈS M. E. MEYER.

(Photographie de la Société Photographique de Berlin.)

Brabant profita de ses terreurs. Ayant obtenu, sous quelque prétexte, une entrevue avec M. Cornu, (c'était le nom du personnage) il fit tomber la conversation sur l'autre monde. La physionomie du vieil avare

annonçait une profonde émotion. Dans un intervalle de silence, une voix effrayante se fit entendre : c'était l'âme du père de Cornu sortie pour quelques moments des feux du purgatoire, où elle devait faire un bien long séjour,

à moins que son fils ne terminât ses cruelles souffrances; il fallait absolument une œuvre de miséricorde : si une forte somme d'argent n'était point remise à Brabant pour racheter des chrétiens tombés entre les mains des Turcs, le fils

n'échapperait point à la damnation éternelle que ses péchés avaient méritée, et le père aurait à supporter, pendant quelques siècles de plus, le supplice auquel il était condamné. Mais l'avarice tint ferme. Le vieillard, quoique frappé d'une terreur qui le privait de tout repos, gardait ses écus; il fallut une seconde visite et de plus fortes sollicitations pour le décider à se séparer d'une partie de son immense trésor.

Cette fois, ce ne fut pas seulement son père, mais tous les morts de sa connaissance qui vinrent l'assourdir de leurs sollicitations, le menacer des plus épouvantables supplices. Tous les saints du calendrier furent invoqués; le vacarme était devenu infernal; le banquier ne put le soutenir plus longtemps, et pour le faire cesser, il remit dix mille couronnes au ventri-loque Brabant, qui revint auprès de sa fiancée, et l'hymen s'accomplit enfin. Quelque temps après, Cornu acquit la certitude qu'il avait été joué par un habile escroc; il en conçut un chagrin si violent, qu'il ne put survivre à la perte de ses dix mille couronnes.

Une aventure moins sérieuse offrit à un Anglais, appelé Fitz-James, l'occasion d'exercer son talent devant une compagnie composée de commissaires de l'Académie des Sciences de Paris et de personnes du plus haut rang. On avait répandu le bruit qu'un esprit aérien se faisait entendre aux environs de St Germain; il s'agissait de constater le fait, s'il était réel, et d'en rechercher la cause. Toute la compagnie était dans le secret, à l'exception d'une dame, qui était, sans le soupçonner, le sujet d'une expérience. On fit un dîner à la campagne, en plein air: tandis qu'on était à table, l'esprit ne manqua point de jouer son rôle, s'adressant particulièrement à la dame, tantôt suspendu en l'air, tantôt au sommet des arbres, descendant à terre, se rapprochant, s'éloignant, s'enfonçant dans le sol, d'où sa voix ne cessait point de se faire entendre très-distinctement. Il soutint la conversation pendant plus de deux heures, si bien que son interlocutrice fut pleinement convaincue de l'existence de ce sylphe, génie ou scier, et que, lorsqu'on lui eut révélé le mystère, elle doutait encore que ce qu'elle avait entendu ne fût qu'une illusion.

N'oublions pas de dire que le mot „ventri-loque” est complètement impropre, et qu'il doit son origine à cette croyance que certains individus avaient le pouvoir de parler au moyen du ventre. L'expression scientifique devrait être „engastrimisme.”

Au fond, c'est un exercice plus dangereux qu'agréable, car, comme on l'a vu par un des faits cités plus haut, la mauvaise foi peut s'en servir pour tromper et exploiter la crédulité.

ALBERTUS.

SECRET DE JEUNE FILLE.

A quoi rêve la jeune fille,
Le matin, sitôt le réveil,
Lorsqu'elle va sous la charmillie
Aspirer un brin de soleil?
Rêve-t-elle au printemps qui passe,
A la fleur qu'elle va cueillir,
A l'oiseau qui franchit l'espace,
A ses rubans, à l'avenir?

Rêve-t-elle au héros superbe,
Qu'en un songe elle a vu la nuit?
Au grillon qui glisse dans l'herbe,
A l'amour, au beau jour qui luit?
A quoi rêve-t-elle? à l'idylle
Que chante le vieux bohémien?
Peut-être à ce ruisseau tranquille,
Peut-être à moi, peut-être à rien.

On ne sait... Qui pourrait le dire?
La jeune fille a son secret,
Que ne trahit ni son sourire,
Ni son œil modeste et distrait.
Ce cœur où l'innocence brille,
Voilera toujours au soleil
Ce que rêve la jeune fille,
Le matin, sitôt le réveil...

MARIUS RÉTY.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 254.)

XXI.

A la vue du fou, Eléonore se précipita à sa rencontre, et essaya de le pousser au dehors, mais la saisissant par le bras, il la fit pirouetter sur elle-même et pénétra dans le salon en marchant droit à René. Celui-ci, d'abord paralysé par cette scène inattendue, s'élança soudainement vers lui, l'étreignit avec force, en s'écriant:

— Mon père, mon père!

L'insensé ne prononça pas un mot, ne fit pas un mouvement. Il devint comme inerte, et le jeune homme, sentant dans ses bras ce corps que la vie semblait avoir abandonné, le déposa sur le canapé, pendant qu'Eléonore lui disait avec véhémence:

— Vous aurez à rendre compte à Dieu de votre conduite... Il y avait espoir de le sauver... C'en est fait maintenant pour toujours de sa raison, et peut-être de sa vie...

Après avoir prononcé ces paroles, elle sortit, mais rentra aussitôt: elle venait de donner l'ordre à la servante d'aller quérir le médecin.

Pendant ce court intervalle, le malade s'était ranimé peu à peu; il se mit à regarder fixement le jeune homme, placé à ses côtés.

— Qu'avez-vous dit, qu'avez-vous dit? murmura-t-il d'une voix cavernieuse. Père? père?... répétez, répétez:.... Qui êtes-vous? Que me voulez-vous?... Ah, laissez-moi, laissez-moi!

Et il se rejeta en arrière, en se couvrant le visage de ses deux mains.

M^{lle} de Rouge-Cloître profita de ce moment pour faire un signe au sourd-muet, resté spectateur impassible de cette scène. Celui-ci s'approcha du fou et voulut l'emporter dans ses bras robustes, mais il rencontra de sa part une résistance qui le fit reculer, surtout que René s'était joint à son père.

— Mademoiselle, dit avec colère le jeune homme à Eléonore, n'oubliez pas que cette pièce donne sur la rue, et que je suis décidé à tout, pour vous arracher votre victime. Donc, pas de bruit, dans votre intérêt!

— Malheureux, fit M^{lle} de Rouge-Cloître, vous parlez de mon intérêt, tandis que c'est dans le vôtre que j'ai toujours agi et que j'agis en ce moment encore. Vous ne le comprendrez que trop tôt...

Pendant ce temps, le vieux comte tenait ses yeux attachés sur René, qui reprit:

— Mon père, mon père, tâchez de me comprendre, de vous souvenir que vous avez eu un fils, né dans votre château, à Rouge-Cloître. Souvenez-vous de ma mère...

Le fou penchait la tête comme s'il réfléchissait.

— Un fils, un fils, murmurait-il. Oui, oui, Clarisse.... ah!

Il poussa un cri déchirant et se leva tremblant de tous ses membres; puis il se rassit, comme si les forces lui manquaient.

— Monsieur, intervint de nouveau Eléonore, vous le tuez, vous dis-je; laissez-le regagner son appartement; je vous mettrai en rapport avec le médecin qui le traite, celui-ci vous édifiera sur son état et jugera du moment où vous pourrez le revoir sans danger pour lui. J'espère qu'ainsi vous serez satisfait.

Le jeune homme, sans répondre, prit les mains de son père, et, se penchant de nouveau vers lui, il lui répéta d'une voix douce et attendrie:

— Mon père, me comprenez-vous? Je suis votre fils, votre fils René, que vous n'avez plus revu depuis qu'il était tout enfant, qui vous aime, qui vous a longtemps cherché, qui est heureux de vous retrouver, qui ne vous quittera plus...

Pendant ce temps, le pauvre insensé avait repris son examen des traits du jeune homme. Il paraissait calme et réfléchi.

— Oui, oui, murmura-t-il enfin, j'ai eu un fils, je le sais; j'y ai pensé bien souvent, et à sa mère aussi. Mais non, non, je ne veux pas penser à sa mère.... Que vois-je? ses yeux!... c'est elle qui me regarde, qui me reproche... Ah! mon Dieu!

Il accompagna cette exclamation d'un cri plus déchirant encore que le premier, et cette fois il s'affaisa comme si la foudre l'eût frappé.

Le gardien Victor s'approcha de nouveau, sur l'ordre d'Eléonore.

— René, dit celle-ci avec des larmes dans la voix, il est impossible maintenant que vous vous opposiez à ce qu'il soit transporté sur son lit. Voyez l'état dans lequel votre imprudence l'a mis! Demain, vous aurez peut-être à vous reprocher un parricide!

Le jeune comte paraissait atterré, et il ne fit aucune opposition à ce que le malheureux fût emporté. Seulement, il retint sa cousine, en lui disant:

— Vous comprendrez maintenant que je ne puis plus quitter la maison. Ce qui vient de se passer devait avoir lieu fatalement, tôt ou tard.

— Depuis que nous avons quitté Rouge-Cloître, dit Eléonore, il a été pris d'une folie presque sans intervalles lucides. Sans être un instant dangereux, il a offert constamment le plus terrible et le plus douloureux spectacle, et j'ai dû le soustraire à la vue de ses semblables.

XXII.

Elle s'arrêta comme si elle hésitait à continuer.

— Il faudra bien que vous finissiez par savoir tout, oui, tout! Et alors vous regretterez amèrement votre ignorance... Depuis deux jours, comme par miracle, il s'était opéré une heureuse transformation en lui, et maintenant je crains bien qu'il ne faille définitivement renoncer à tout espoir.

— Le contraire peut très-bien avoir lieu, dit René. Sans être superstitieux, j'ai un pressentiment. Comment a-t-il été poussé à descendre ici?... Et puis, il s'est souvenu de mon existence, il a eu un instant la conscience que j'étais là, devant lui. Peut-être la secousse qu'il a éprouvée amènera-t-elle une crise salutaire. J'ai lu des cas pareils, j'en ai vu en visitant des hospices d'aliénés.

— Que le Tout-Puissant vous entende, murmura Eléonore, en levant les yeux au ciel; mais je dois vous quitter...

— Je vous accompagnerai, dit René d'un ton ferme; mon devoir est d'être auprès de lui; rien désormais ne pourra m'en séparer.

M^{lle} de Rouge-Cloître, après un moment d'hésitation, répondit:

— Venez donc.

Ils se rendirent tous deux à l'appartement du fou, qu'ils trouvèrent immobile, étendu sur son lit. Il semblait plongé dans un profond sommeil.

— Il dort, dit-elle, mais son sommeil est très-agité. En tout cas, placez-vous de manière à ce qu'il ne vous voie pas quand il s'éveillera.

Quelques moments après, le docteur Borelly entra. Eléonore alla à sa rencontre et eut avec lui une assez longue conversation.

Il salua le jeune homme sans lui adresser la parole, tâta le pouls du malade et l'examina avec la plus grande attention. Puis, tirant une fiole de sa poche, il versa entre ses lèvres quelques gouttes d'une liqueur qui y était contenue.

— Dans une heure ou deux, dit-il, il s'éveillera, et Dieu, pendant cet intervalle, aura manifesté sa suprême volonté... La raison du malade sera morte sans espoir, ou, si elle résiste à ce choc, elle ressuscitera, je l'espère.

Sur cette solennelle prédiction, l'homme de l'art salua et sortit, sans ajouter un mot.

Trois heures se sont écoulées; Eléonore et le jeune René sont restés silencieux dans la chambre du comte, attendant avec anxiété l'un ou l'autre des résultats annoncés par le docteur Borelly.

Tout-à-coup, ils virent le fou remuer, étendre les bras et se placer sur son séant.

Sa cousine se précipita vers lui.

— Eh bien, demanda-t-elle avidement, comment allez-vous, mon ami?

La réponse se fit attendre un instant.

On se rendra facilement compte de l'anxiété d'Eléonore et de René.

Il articula enfin ces mots, du ton le plus naturel :

— Je n'ai plus ce cercle de fer autour du crâne, ce bouillonnement dans le cerveau... Ma vue n'est plus troublée... Oh, que s'est-il donc passé?... J'ai entendu du bruit en bas. Je suis descendu; Victor m'a suivi, il voulait m'empêcher d'entrer...

Il s'arrêta et parut absorbé en lui-même. Puis il dit d'une voix saccadée, mais claire :

— Ah, je me souviens, je me souviens... Un jeune homme s'est précipité, il m'a appelé son père... C'était lui, mon René! Je me souviens de plus en plus. Mais tout-à-coup un voile... et je me retrouve ici... Eléonore, parlez : n'est-ce pas que ce n'était point un rêve? Où est-il, où est-il?

René bondissait d'impatience, et quoique M^{lle} de Rouge-Cloître lui fit signe de ne pas approcher, il se dressa tout-à-coup devant le lit, en disant :

— Me voici, me voici, mon père!

Le comte éprouva un tressaillement général; puis, saisissant les mains du jeune homme, il l'attira à lui et couvrit son visage de baisers, en versant un torrent de larmes.

— Est-il possible, mon Dieu! murmura-t-il; mais pas de doute, tu es bien mon fils... Oh, j'ai pensé souvent à toi, mais aussitôt tu disparaissais de mon esprit, qui semblait mourir. Raconte-moi donc ce qui s'est passé, qu'as-tu fait, qu'es-tu devenu?

Eléonore, dont le visage, d'abord radieux, s'était peu à peu assombri, paraissait être sur des charbons ardents.

— Mon cousin, intervint-elle, vous avez été bien malade, vous le savez; vous êtes profondément ému et vous avez besoin de calme pour ne pas retomber... C'est bien votre fils René qui est là; il reste à Paris, vous le verrez chaque jour; laissez-le donc se retirer. Vous allez être tenté de causer, cela ne doit pas être; demain il reviendra, vous serez de plus en plus remis et pourrez vous livrer avec lui à une longue conversation.

Le comte de Rouge-Cloître pencha la tête et parut réfléchir.

— Un seul mot, un seul, dit-il vivement. Tu n'es pas marié sans doute, mon fils?

— Non, répondit René, mais je me propose de le faire, et vous raconterai...

— Je te le défends, je te le défends! hurla le malade, dont les yeux étincelèrent. Jamais, jamais!... Plus de mariage parmi les Rouge-Cloître!... Notre race doit s'éteindre!

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE,

Épisode de la lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

CHAPITRE XV. — LA MORT D'ALEIDIS DE POELGEEST.

Si Aleidis de Poelgeest avait espéré, par l'éclat des fêtes et par des avances de toute sorte, gagner les esprits de la noblesse mécontente, et écarter ainsi l'orage qui grondait au-dessus de sa tête, elle ne dut pas conserver longtemps cette illusion. Nombre de chevaliers, qui ne pouvaient lui pardonner d'avoir abusé de son pouvoir sur le comte Albert pour le détourner du parti des nobles, avaient juré sa perte. L'apparente conversion de la favorite n'avait pu modifier ces sentiments; ils avaient compris que son but n'était autre que de semer la division dans le parti des Hameçons, afin

de l'affaiblir au point d'assurer à celui des Cabillauds une victoire définitive.

Bien loin donc que le splendide tournoi qui avait réuni les plus brillants seigneurs du comté, eût produit l'effet qu'en attendait Aleidis de Poelgeest, ce fut le contraire qui arriva, en fournissant aux mécontents l'occasion de se concerter et de s'entendre sur les moyens de réduire à l'impuissance leur trop habile ennemie.

Dans l'après-midi même de ce jour mémorable, les conjurés tinrent une nombreuse réunion dans une hôtellerie située hors des portes de la ville. Parmi les plus ardents on remarquait le vicomte Philippe de Leyde, Henri, sire de Montfort, messire Jean de Heemstede, Philippe de Polanen, Didier, sire d'Asperen, son frère Henri et vingt autres chevaliers, des premières maisons de Hollande, tous acharnés à la perte de leur ennemie. Telle était leur haine et leur désir de vengeance que, pour la satisfaire, ils étaient décidés à employer tous les moyens, même la violence.

Il fut convenu que leur plan serait mis à exécution la nuit même. Quel moment plus favorable pourrait jamais se présenter? Des centaines de chevaliers et d'écuyers se trouvaient alors dans la capitale, de sorte que le soupçon de l'attentat pourrait planer sur tous, sans qu'aucun d'eux pût être spécialement désigné.

Toutes les mesures furent prises sur le champ, et le sort désigna ceux qui devaient prendre part à l'exécution de la vengeance commune: les conjurés se séparèrent ensuite après avoir prêté solennellement le serment de se soutenir les uns les autres de leurs épées et de leurs biens.

La pauvre Aleidis de Poelgeest n'avait pas la moindre appréhension du sort qui l'attendait. Au festin qui fut donné à la cour après le tournoi, elle déploya sa grâce habituelle et parut même plus que jamais préoccupée du désir d'être agréable à tous. Elle avait pour chacun un sourire, une parole agréable, même pour ceux qu'elle savait ses plus grands ennemis et qui venaient de jurer sa perte. Par son esprit et le charme de sa conversation, elle fut comme le centre lumineux vers lequel convergeaient tous les regards, et les conjurés eux-mêmes eurent besoin de toute leur force de caractère pour ne pas se laisser ébranler dans leur résolution.

La fête était terminée; les invités venaient de se retirer, et le comte Albert lui-même avait gagné ses appartements. Aleidis de Poelgeest se promenait dans les sombres allées du jardin. Avant de se livrer au repos, elle voulait repasser dans son esprit les événements de la journée et former de nouveaux plans pour l'avenir. La malheureuse! comme s'il y eût eu encore un avenir pour elle ici-bas!

C'était une belle et calme nuit d'automne; Aleidis de Poelgeest en était venue à oublier le but qui l'avait poussée à rechercher la solitude; mais ses pensées étaient-elles exemptes d'amertume et de reproche intérieur? Sans doute que non, car par moment, elle secouait la tête avec tristesse et découragement, et une larme brillait dans ses beaux yeux.

Tout-à-coup, un bruit étrange et encore peu distinct a rompu le silence de la nature; on dirait des voix étouffées, mêlées par intervalles à un cliquetis d'armes. Peu à peu, ce bruit devient de plus en plus distinct et semble avancer. La jeune femme, tirée ainsi subitement de ses méditations, jette autour d'elle un oeil inquiet, elle croit rêver. Bientôt son regard aperçoit une troupe d'hommes armés qui se dégage de derrière une allée de chênes et s'avance, le poignard à la main. Elle se sent perdue, c'est bien à elle que ces guerriers en veulent. Parmi eux, elle a reconnu le vicomte de Montfort, son plus implacable ennemi, puis Van Heemstede, puis Dirck van Asperen.

Ce sont les chefs de la faction des Hameçons qui viennent lui demander compte des outrages dont elle a abreuvé leur parti. Elle veut fuir, mais la terreur a comme rivé ses pieds au sol; elle jette autour d'elle des regards suppliants: son oeil terrifié n'aperçoit que des ennemis menaçants.

Cependant un bruit de pas précipités se

fait entendre dans une autre direction; une armure étincelante, un glaive nu brille dans la nuit. C'est Guillaume Kuser, le maréchal du palais, c'est le fidèle Kuser! Un rayon d'espérance se fait jour dans le cœur de l'infortunée.

— A moi, Kuser! s'écrie-t-elle. Et, une seconde après, l'épée du brave serviteur tombait au milieu des agresseurs. Mais il est seul, seul contre vingt! Une lutte courte et désespérée s'engage, suivie bientôt de la chute d'un corps; et le maréchal du palais expire sanglant aux pieds de sa maîtresse!

Maintenant que toute résistance a cessé, les assassins vont assouvir leur vengeance; ils se précipitent avec une rage aveugle sur leur victime; la belle Aleidis n'est bientôt plus qu'un corps mutilé et sans vie, car chacun veut teindre son poignard dans le sang de leur ennemie abhorrée.

Jetons un voile sur cet affreux spectacle et retournons auprès des autres personnages de cette histoire.

Le lendemain, de fort bonne heure, nous trouvons Floris Halvenaar plongé dans un long et sérieux entretien avec Harold-le-Normand. Le sujet de la conversation était naturellement le meurtre de la favorite.

— La mort d'Aleidis de Poelgeest est une bien vilaine affaire pour nous, disait Harold avec découragement; elle était le meilleur soutien de notre parti.

— Homme à courte vue, répliqua Floris d'un ton sarcastique, ne comprenez-vous donc pas que rien, au contraire, ne saurait nous être plus favorable que ce meurtre? Le comte ne va-t-il pas se mettre dans une terrible fureur contre ces Hameçons, qui ont commis un si lâche attentat? Certes, il voudra se venger et poursuivre les assassins avec le glaive et le feu. Qui nous empêche, nous qui sommes des partisans résolus et dévoués du parti des Cabillauds, de nous faire l'instrument de sa vengeance? De beaux jours, j'en ai la conviction, vont luire pour nous, et de riches butins nous attendent encore. Je vous le répète, les Hameçons ont creusé leur propre fosse. A la besogne donc et sans hésiter! L'occasion est on ne peut plus favorable pour mettre à exécution nos propres plans de vengeance. N'oublions pas que Guillaume de Duivenvoorde se trouve dans le camp ennemi, et qu'il doit disparaître de ce monde, ainsi que sa fille, au besoin...

— Le sire de Duivenvoorde aurait-il donc été complice de l'assassinat de cette nuit? demanda Harold étonné.

— Non, mais il sera facilement impliqué dans cette affaire. Pour cela, il ne me faut que votre aide. Depuis votre retour, vous avez eu plusieurs fois des relations amicales avec le vieux chevalier, vous avez gagné sa confiance et il acceptera certainement un bon conseil de votre part.

— Vous oubliez que l'apparition inattendue de Herman de Stryen a dû diminuer singulièrement mon crédit auprès de lui.

— Homme naïf! Herman de Stryen ne parlera plus... En ce moment, il est bel et bien à dix pieds sous terre dans les caveaux souterrains de mon ami et compagnon d'armes, Floris de Leerdam. Il n'a pas eu le temps de souffler mot à personne, et vous pourrez faire croire tout ce que vous voudrez au vieux seigneur.

— Cependant, je ne puis pas lui dire que Herman n'est plus.

— C'est justement cela qui doit vous faire bien accueillir... Dites-lui que vous avez revu votre compagnon d'armes en vie et bien portant, qu'il vous a raconté que, blessé mortellement, il avait échappé à la mort grâce à un remède magique que lui avait administré un médecin arabe. Ajoutez que votre départ d'Espagne ne vous avait pas permis d'apprendre cette heureuse nouvelle. Dites enfin tout ce que vous voulez, mais tâchez d'atteindre votre but.

— Quel but?

— Ah! j'oubliais de vous en parler, à cause de vos interruptions... Eh bien! voici: tâchez d'amener le sire de Duivenvoorde à quitter La Haye et à retourner à son château de Stryen.

— Par quels moyens?

— La chose doit vous être facile. Vous

commencez par raconter l'heureuse rencontre que vous venez de faire de Herman de Stryen; vous pouvez ajouter que le chevalier a dû se mettre en voyage immédiatement pour le pays de la Meuse. Communiquez-lui ensuite que vous avez appris que les Cabillauds de Gertruidenberg méditent d'attaquer son château, et de mettre au pillage l'abbaye des Chartreux. Vous qui possédez la confiance du père et de la fille, vous pouvez dire tout cela sans inspirer le moindre soupçon. Pourquoi ne suivrait-il pas votre conseil?

— Et quel est en ceci votre but?

— C'est ce que vous apprendrez plus tard. Qu'il vous suffise de savoir, pour le moment, que le départ de Duivenvoorde est nécessaire à l'exécution d'un plan qui doit à la fois servir et nos désirs de vengeance et nos intérêts matériels. Donc, plus d'hésitation, le temps est précieux.

Harold-le-Normand comprit que Floris avait des projets dont il ne se départirait pas, et quoique peu satisfait de la façon assez brusque dont son maître lui avait parlé et du peu de confiance qu'il semblait lui témoigner, il partit aussitôt pour remplir la mission dont il était chargé.

Après qu'il se fût retiré, Floris Halvenaar se jeta dans un fauteuil; la joie, le triomphe rayonnait sur son visage; un sourire ironique plissait sa lèvre, et il s'écria sur le ton de la plus vive satisfaction :

— Ah! ah! la fortune me sourit, la mort d'Aleidis de Poelgeest va devenir pour moi une échelle qui me fera arriver aux honneurs et aux richesses. C'est à mon tour à faire subir mon influence au comte Albert, et, par mon épée de chevalier, il servira mes plans! Pourquoi les immenses domaines de ce Duivenvoorde ne deviendraient-ils pas les miens? Je n'aspire plus maintenant après la main de sa mijaurée de fille; d'ici à quelques semaines, elle ne sera plus une riche héritière, et tout ce qu'elle devait un jour apporter en dot m'appartiendra, si le sort continue à me favoriser. Et cela sera!

Tout en se livrant aux plus douces illusions, il n'en attendait pas moins avec impatience le retour de Harold. Ses yeux se dirigeaient sans cesse vers la porte. Enfin il le vit apparaître, mais le visage triste et abattu.

— Quoi, s'écria-t-il avec inquiétude, vous auriez échoué!

— Hélas! répondit le Normand, je n'ai que trop bien réussi. Figurez-vous que le sire de Duivenvoorde a ajouté une telle foi à ce que je lui ai rapporté, qu'il me prie de l'accompagner dans son voyage.... Je n'ai osé refuser, vous comprenez.... Comment cette aventure finira-t-elle?

En entendant ces mots, le visage de Halvenaar se rasséréna soudain; il frappa amicalement son compagnon sur l'épaule et s'écria d'un ton enjoué :

— Tout va pour le mieux, mon brave camarade! Votre voyage sur les bords de la Meuse est loin d'être un contretemps; moi-même j'ai projeté de partir pour ces contrées.

Harold regarda Floris d'un air étonné et chercha à lire dans ses yeux.

— Voici la clef de l'énigme, reprit le misérable. Le départ précipité de Duivenvoorde doit faire tomber sur lui le soupçon d'avoir trempé dans l'assassinat de cette nuit. Je prends sur moi de faire ressortir cette coïncidence aux yeux du comte, et très-probablement il me chargera de la mission de châtier le meurtrier. D'ici à peu de jours, je compte avoir réuni assez de guerriers pour pouvoir entreprendre une expédition contre le château de Stryen et le réduire en ma puissance. Et quel butin va tomber entre nos mains!

— Vous dites bien „entre nos mains?” demanda Harold d'un ton incisif.

— Certes, répliqua Floris: croyez-vous que je sois homme à ne pas reconnaître les services que vous m'avez rendus. La seigneurie de Duivenvoorde est assez grande pour qu'on y puisse tailler des domaines pour deux bons chevaliers. Mais, en attendant, faites en sorte que le vieux seigneur quitte la ville avec sa fille le plus tôt possible. En chemin vous trouverez facilement un prétexte pour rester en arrière et m'attendrez.

— Nous sommes convenus de partir d'ici à deux heures. Il est donc temps que je me hâte, repartit le Normand.

Les deux compagnons se séparèrent avec de grands signes d'amitié en se disant au revoir.



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

„Ils se précipitent avec une rage aveugle sur leur victime.”

Ce fut le soir de cette journée, lorsque Halvenaar eut acquis la certitude que le sire de Duivenvoorde était déjà depuis longtemps parti pour son château de Stryen, que le traître se rendit au palais, dans le but de disposer le comte à entrer dans ses desseins.

Tout à la cour était plongé dans la douleur et le deuil; des larmes sincères ou feintes ne cessaient d'y couler sur le corps de la malheureuse jeune femme dont la mort tragique et prématurée faisait oublier les fautes.

Albert était altéré de vengeance. Mais sur qui la faire tomber? Le crime avait été consommé pendant la nuit et n'avait eu aucun témoin. Quels pouvaient être les meurtriers? Probablement des chevaliers du parti des Hameçons, mais il y en avait pour le moment des centaines dans la capitale, attirés par le tournoi de la veille.

Le comte de Hollande était occupé de ces pensées lorsque Floris Halvenaar lui fut annoncé.

— Seigneur comte, commença Floris après avoir rempli ses devoirs de politesse envers son

Souverain, seigneur comte, c'est avec la plus grande douleur, douleur partagée par tous vos fidèles serviteurs, que j'ai appris l'odieux attentat perpétré cette nuit sur la personne de l'aimable et regrettée Aleidis de Poelgeest.... Je m'empresse de venir mettre mon bras et mon épée à votre disposition pour rechercher et punir les auteurs de cet horrible forfait, si votre sagesse en a décidé ainsi. Disposez, sire, de votre serviteur, qui n'a rien de plus à cœur que de vous prouver son dévouement.

Ces paroles, dites sur un ton calme et grave, obtinrent l'effet désiré. Le comte éclata en une violente fureur, les veines de son front se gonflèrent, ses yeux lancèrent des éclairs, sa main serra fébrilement la poignée de son épée. Halvenaar avait saisi son côté faible.

— Les meurtriers, s'écria-t-il, ah! je voudrais les écraser, les exterminer d'un seul coup, les infâmes! les lâches! qui profitent des ténèbres de la nuit, comme des bandits de grand chemin, pour accomplir leurs criminels desseins. Puissé je un jour connaître leurs noms! je jure sur les cendres de mes ancêtres de les exterminer jusqu'au dernier.

Épuisé par l'effort qu'il venait de faire, le comte se laissa tomber en arrière. Halvenaar sentait qu'il avait cet homme puissant en son pouvoir; cependant il voulut agir avec prudence.

— Comte, reprit-il après une pause, il ne doit pas être très-difficile de découvrir la trace des meurtriers. Quoiqu'ils aient accompli leur forfait dans l'obscurité, leur propre conscience finira par les trahir.... Je pourrais vous citer les noms de chevaliers qui, après un long séjour en cette ville, l'ont soudain quitté dès que le crime a été connu.

— Des noms! dites-vous, interrompit le comte, voilà justement ce qui me manque; par Dieu, chevalier, vous me les citerez!

— Vous connaissez Guillaume de Duivenvoorde, fit alors Halvenaar en fixant les yeux sur le comte.

— De Duivenvoorde, dont la fille avait tant d'affection pour la malheureuse victime..... Tiens, il me semble singulier qu'il ne soit pas venu aujourd'hui me présenter ses hommages.

— Vous pouvez, certes, dire que c'est singulier, appuya Floris, d'autant plus que ce matin il est reparti à l'improviste pour ses terres.

— Quoi, il serait un des assassins!

— Je ne doute pas qu'il ne soit leur complice. Il n'a pas assisté au festin d'hier soir, ni sa fille non plus; cette nuit il est rentré à son hôtel à une heure indue, je le tiens du maître même de l'établissement, et ce matin, je le répète, il s'est hâté de quitter la ville.

— Par le ciel! il expiera son crime d'une manière terrible; je ferai détruire jusque dans ses fondements son château dont il est si fier; lui-même périra de male-mort.

— Bien loin de moi, sire, l'idée de vouloir désarmer votre juste courroux; je me permettrai cependant de vous demander s'il ne serait pas préférable, dans l'intérêt du comté et dans votre propre intérêt, d'user de menagements envers lui... Guillaume de Duivenvoorde est puissant et a beaucoup de partisans...

— Par Dieu! fût-il le chef du saint Empire Romain, je saurais encore le punir!... Sa tête doit tomber! Ainsi, chevalier, plus de discours inutiles.

Floris Halvenaar feignit de se soumettre au désir du comte, et lorsqu'après un long entretien, il quitta le château une demi-heure plus tard, il était armé de pleins pouvoirs, pour lever des troupes, mettre le siège devant le château de Stryen et emmener le sire de Duivenvoorde comme prisonnier du comte.

(A continuer.)